

Allées et venues

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 33, numéro 2 (194), avril 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32004ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1991). Allées et venues. *Liberté*, 33(2), 92–94.

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

ALLÉES ET VENUES

Un matin de printemps, par la fenêtre du *Bélaïr*, j'ai vu un étourneau. Il devait bâtir un nid sous la corniche. Je l'ai regardé aller et venir au-dessus du boulevard. Il arrivait toujours le bec plein d'herbes sèches et repartait à vide, vers des jardinets qu'on devine à deux cents mètres. Sur le boulevard, le flot des voitures était continu et rapide, mais l'oiseau passait par-dessus comme si de rien n'était. Seule l'herbe sèche le préoccupait. Le lendemain et les jours suivants, je ne l'ai pas revu. Il ne m'est pas venu à l'esprit d'aller dehors, voir sous la corniche s'il y était, mais j'ai continué à penser longtemps à son manège.

Je ne sais comment sont faits les jardinets où l'étourneau cherchait son herbe. Des haies les cachent. Un jour, j'irai y voir de près le sol de l'île, parce qu'ici, c'est difficile à savoir, la terre est trop habillée. Il y aura beaucoup d'asphalte à traverser pour aller jusqu'aux haies, mais avec le souvenir de l'étourneau, je crois que ça ira. Je rapporterai de l'herbe sèche.

Le jour de la première neige, j'ai ramassé des aiguilles de pin qui traînaient le long de l'avenue. J'avais besoin de bouger, de sortir ma brouette une dernière fois. J'y suis allé sous la neige molle et mouillée. Comme je bâtissais tranquillement mon tas d'aiguilles, un homme que je connais s'est arrêté pas loin. C'est un homme bien plus cultivé qu'on ne croit. Il m'apprend toujours du nouveau quand il se décide à parler. Il sait où étaient la veille tous les arbres

et tous les objets, et le moindre déplacement lui met la puce à l'oreille. Il est vieux et maigre, comme Wilhelm Furtwängler. Il reste près de la poste. Son amour du métal le fait sortir la nuit. Quand il repère dans les ordures un objet d'aspect métallique, il descend de sa camionnette et braque une lampe de poche dessus, pour en avoir le cœur net. Le jour des aiguilles, il m'a regardé assez longtemps en tirant sur sa pipe, l'air approbateur — plus longtemps que lorsqu'il déniché un bout de tuyau, mais du même air.

— C'est bien, semblait-il dire, c'est réconfortant de penser qu'après moi, quelqu'un continuera à aller et venir.

J'ai imaginé qu'il disait ces mots et, de mon côté, j'ai pensé au chant du retour des captifs:

*Il s'en va, il s'en va en pleurant,
il porte la semence;
il s'en vient, il s'en vient en chantant,
il rapporte ses gerbes.*

Le tas d'aiguilles et moi sommes dans un petit bois. J'ai dormi d'un profond sommeil. J'en suis sorti modifié. Le tas s'est un peu affaissé, les plantes grandissent imperceptiblement. J'ai creusé dans les feuilles pour voir ce qui se passait dessous. Comme j'étais planté là, devant le trou, avec mes ongles et mes cheveux qui poussent, un type plein de questions passe, s'accoude à la clôture.

— Je ne vous dérange pas?

— Oh non, vous voyez ce que je faisais. Ça ou rien!

— Dites-moi, à quelle longitude et à quelle latitude sommes-nous, exactement?

— ...

— Dans quel sens tourne la Terre? Allons-nous vers le boulevard ou la rivière?

— ...

Il tire un petit miroir de sa poche et m'envoie le soleil dans les yeux. J'ai l'impression qu'il le fait exprès.

— Regardez ce petit miroir. Vous le voyez bien?
— Je ne vois rien. J'ai le soleil dans les yeux.
— Peu importe. Vous pouvez parler. Alors dites-moi pourquoi ce petit miroir inverse l'image de gauche à droite. Pourquoi pas de bas en haut?

— ...
— Vous pouvez dire au moins comment un chat voit le monde? En quelles couleurs?

— ...
Et il s'éloigne à grandes enjambées, dans le sens de la rotation de la Terre.